

Kierkegaard et le scandale originel du christianisme

GRANDJEAN, Michel

Abstract

Pour Kierkegaard, en particulier dans L'école du christianisme, le vrai scandale du christianisme est le Christ lui-même, et sa mort sur la croix. A un degré second, il est pour lui scandaleux que la chrétienté, en s'accommodant de ce scandale, s'écarte du christianisme.

Reference

GRANDJEAN, Michel. Kierkegaard et le scandale originel du christianisme. In: *Groupe de la Bussière (histoire religieuse)*, Dole (France), 2013, 2014, p. 1-5

Available at:

<http://archive-ouverte.unige.ch/unige:74889>

Disclaimer: layout of this document may differ from the published version.

[Downloaded 17/09/2016 at 07:47:53]



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**

Kierkegaard et le scandale originel du christianisme

Michel GRANDJEAN

Parmi les questions proposées par la grille de cette année, il en est une qu'on peut lire de manière tout particulièrement kierkegaardienne : faut-il taire la vérité pour éviter le scandale ou au contraire permettre que le scandale éclate plutôt que de laisser la vérité dans l'ombre ? Toute l'œuvre et la vie de Søren Kierkegaard n'est en effet pas autre chose qu'une réponse à cette question fondamentale. L'Eglise établie du Danemark, luthérienne, marquée par le piétisme, est accusée par Kierkegaard de consacrer ses forces à taire la vérité pour éviter le scandale radical du christianisme. Pour Kierkegaard, sauf à trahir le christianisme, il faut à l'inverse faire éclater le scandale. Fût-ce au risque d'en payer le prix.

De façon très sommaire, risquons un bref rappel biographique. Søren Kierkegaard, né en 1813 et mort en 1855 mène une existence brève, traversée par la dépression, par l'angoisse, voire par la névrose. L'influence de son père, dont (à l'inverse de sa mère) il parle abondamment dans son journal intime, est omniprésente. Kierkegaard est par ailleurs obsédé par la figure de Régine Olsen, sa fiancée, avec laquelle il rompt en 1841 : non pas qu'il ne l'aimât pas, mais parce qu'il reculait devant l'idée du mariage, ne se considérant pas, disait-il, comme un homme ordinaire. Sa vie durant, l'image inaccessible de Régine, à propos de laquelle il entretient un rapport secrètement possessif, continuera à le hanter. Jusqu'à ce que l'annonce du mariage de Régine avec un autre que lui, en 1847, le ravage profondément.

Ce n'est pas le lieu de proposer ici une synthèse – si tant est qu'elle soit possible – de la pensée philosophique et théologique de Kierkegaard. Caractérisons-la néanmoins sommairement, non sans préciser d'entrée de jeu que Kierkegaard n'est en aucun cas l'homme d'un système théologique, et encore moins d'un système philosophique. Son grand adversaire philosophique est Hegel, sur lequel il tire à vue à toute occasion. Il abhorre en effet les vastes constructions mentales et met au premier plan, comme on sait, les concepts concrets d'individu et d'existence. La nébuleuse des existentialistes du XX^e siècle, qu'il s'agisse de l'existentialisme chrétien ou de Sartre, se réclamera de lui à des titres divers.

La difficulté de rendre compte de la pensée de Kierkegaard tient aussi au fait qu'il manie l'ironie avec virtuosité et qu'il marque sa distance entre lui-même et son œuvre, en particulier en recourant à des pseudonymes : « Il n'y a donc pas dans les livres pseudonymes un seul mot qui soit de moi-même. »¹ Or, la plupart des œuvres de Kierkegaard sont précisément publiées sous des pseudonymes, qu'il s'agisse de *Crainte et tremblement*, de *La maladie à la mort* ou de *L'école du christianisme*. A la vérité, le procédé était assez courant et le caractère fictif des pseudonymes ne trompe personne. *L'école* est signé Anti-Climacus (le mot désignant celui qui est chrétien à un degré extraordinaire). Le fait que Kierkegaard écrive, en publiant la seconde édition l'année même de sa mort que, si c'était à refaire, il signerait de son propre nom, permet de soupçonner un brin de coquetterie dans le recours au pseudonyme...

¹ *Post-scriptum*, p. 424, cité par Charles LE BLANC, *Kierkegaard*, Paris, Les Belles-Lettres, 1998, p. 114.

L'école du christianisme est rédigé en 1848 et publié en 1850 (Kierkegaard avait envisagé diverses formes de publication, séparément ou avec d'autres textes.) Le propos de Kierkegaard est, indirectement, de répondre à Feuerbach et à son *Essence du christianisme* (1841), à Marx et à son *Economie politique et philosophie* (1844), mais surtout à David F. Strauss et à sa *Vie de Jésus* (1835), qui faisait de Jésus un homme exemplaire. Sa position face à Feuerbach est subtile : Feuerbach plaide pour une démythification du christianisme, ce que Kierkegaard peut admettre d'un point de vue « tactique » : « Il attaque les chrétiens en montrant que leur vie ne correspond pas à la doctrine du christianisme (...). Qu'il puisse être un démon malicieux, sans doute, mais au point de vue tactique c'est un personnage dont on peut tirer profit. »² A noter que Kierkegaard ne cite (sauf erreur) aucun nom d'auteur dans son texte, fidèle en cela à un principe qu'il défend dès ses premières pages : la contemporanéité du chrétien au Christ, sur laquelle nous allons revenir.

Si ce texte nous intéresse ici, c'est que Kierkegaard y met en œuvre la notion de scandale : le terme revient plusieurs centaines de fois, presque comme une litanie³. Mais avant d'ouvrir ce texte, une précision s'impose encore. Nous sommes au moment de sa rédaction dans un contexte de guerre (le soulèvement du Schleswig-Holstein) et de révolution : « A l'extérieur, tout est agitation, une vague de nationalisme parcourt le peuple tout entier, chacun parle de sacrifier sa vie et son sang (...). Pour moi, au calme dans ma chambre (...), je ne connais qu'un danger : celui qu'encourt la religiosité. »⁴ Le roi du Danemark doit accorder une Constitution en 1849. Kierkegaard, au nom de la valeur qu'il accorde à l'individu, déteste les foules qui « aiment l'abstraction du pouvoir collectif à qui elles obéissent parce qu'elles ont le sentiment qu'il est leur propre invention, et cela les flatte » et qui acclament la bêtise humaine. Le philosophe parvient donc à se faire haïr d'à peu près tout le monde : il cherche à détruire l'ordre établi, mais il n'approuve pas pour autant l'opposition. C'est que l'opposition ne vise qu'à renverser un gouvernement, tandis que Kierkegaard cherche à « réintroduire le christianisme dans la société » : « La chrétienté a aboli le christianisme sans bien s'en rendre compte ; aussi faut-il faire quelque chose ; il faut essayer de réintroduire le christianisme dans la chrétienté. »⁵

Or, pour Kierkegaard, la divinité du Christ et sa mort sur la croix est le scandale fondateur du christianisme :

Qu'un homme particulier soit Dieu, c'est-à-dire qu'il se donne pour Dieu, c'est le scandale *κατ' ἐξοχήν* [par excellence]. Mais qu'est-ce que le scandale, l'objet de scandale ? C'est ce qui va contre toute raison (humaine). Et voilà ce qu'on veut prouver ? Mais « prouver », c'est rapporter une chose à la réalité rationnelle à laquelle elle appartient. Est-il donc possible de rapporter ce qui va contre toute raison à la réalité rationnelle ? Certes non, si l'on ne veut pas se contredire. Tout ce qu'on peut « prouver », c'est que la chose en question va contre la raison.⁶

Ce que la raison humaine peut tout au plus prouver est que Jésus a été un grand homme, « peut-être le plus grand de tous » (cf. Strauss ou, plus tard, Renan). Mais qu'il ait été Dieu est au-delà de cette raison : « cette conclusion ne passera pas. »

² *Journal* (Pap., X 2 A 163, cité par Jean BRUN dans *Ecole* (cf. réf. n. suivante), p. XIX.

³ Je cite *L'école du christianisme* (*Indövelse i Christendom*, litt. « Exercice dans le christianisme », ou « Exercice d'introduction au christianisme ») d'après la trad. de Paul-Henri Tisseau, dans Søren KIERKEGAARD, *Œuvres complètes*, t. 17, Paris, Orante, 1982, p. 1-231 ; cf. note p. 2). Une traduction plus littérale a été tentée récemment : Søren KIERKEGAARD, *Exercice en christianisme*, trad. Vincent Delecroix, Paris, Ed. du Félin, 2006.

⁴ *Journal*, 27 mars 1848, cité par Jean BRUN dans l'intr. à *L'école*, *op. cit.*, p. XIV-XV.

⁵ *Ecole*, p. 36 (idée est exprimée dans des termes presque identiques dans le *Journal* d'août 1847).

⁶ *Ecole*, p. 26s.

Kierkegaard s'inscrit par-là dans l'héritage luthérien de la théologie de la croix, opposée à la théologie de la gloire. On peut penser à la Controverse de Heidelberg (1518), qui joua un rôle prépondérant dans la diffusion intellectuelle de la pensée de Luther : « Le théologien de la gloire dit que le mal est bien et le bien mal. Le théologien de la croix dit la chose telle qu'elle est véritablement. » Ou plus loin : « On ne trouve pas Dieu, sinon dans les souffrances et la croix »⁷. Cela étant dit, sa position face à Luther est très critique : c'est nul autre que Luther en effet que Kierkegaard incrimine quand il dénonce la chrétienté ou ce qu'il appelle le christianisme institutionnalisé. En effet, c'est à Luther qu'on doit la collusion entre l'Eglise et le pouvoir civil, partant le cléricisme d'Etat. Kierkegaard reproche en outre au Réformateur d'avoir mis l'accent sur un christianisme moral, au détriment de sa dimension religieuse, et d'avoir ainsi pavé la voie qui allait inéluctablement conduire à l'étouffement du scandale originel⁸.

Kierkegaard cite abondamment les passages des évangiles où il est question de scandale : « Heureux celui pour qui je ne suis pas une occasion de scandale » (Mt 11, 6) ; « alors ses disciples, s'approchant, lui dirent : Sais-tu que les pharisiens ont été scandalisés quand ils ont entendu tes paroles » (Mt 15, 12) ; « Mais afin que nous ne les scandalisons pas, va-t'en à la mer, jette l'hameçon et tire le premier poisson qui se prendra... » (Mt 17, 26) ; « Mais Jésus, connaissant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : « Cela vous scandalise ? » (Jn 6, 61) ; « je serai cette nuit pour vous tous une occasion de scandale » (Mt 26, 31) etc. Ce scandale présente deux faces : il est tout d'abord scandaleux que Dieu s'incarne et qu'il meure sur la croix (« folie pour les Grecs, scandale pour les Juifs », s'écriera Paul en 1 C 1, 23) ; ensuite, il est pareillement scandaleux qu'un homme se prétende Dieu.

L'une des modalités du refus du scandale est de vouloir se fonder sur les grandes œuvres de l'histoire chrétienne pour prouver la divinité du Christ. En 300, la preuve de sa divinité n'était pas encore établie, mais au XIX^e siècle « elle se trouve au plus haut degré qu'elle ait jamais atteint »⁹. Kierkegaard s'inscrit en faux contre les démarches apologétiques visant à prouver la vérité du christianisme par ses réalisations politiques ou culturelles et prend le contre-pied d'un Chateaubriand :

Quand donc, pour savoir qui fut Christ et pour y parvenir par voie de conclusion, on considère les résultats de sa vie, on fait *eo ipso* de lui un homme ayant comme les autres à subir l'examen de l'histoire, laquelle est d'ailleurs en ce cas un examinateur aussi médiocre qu'un séminariste à l'épreuve de latin.¹⁰

Le christianisme, à force d'avoir été invoqué par les âmes religieuses de la chrétienté, s'est progressivement affadi. Ou pour le dire en parodiant les mots de Kierkegaard, il s'est désandalisé :

A mesure que cette doctrine s'est constituée, le christianisme s'est vidé de toute sa sève et de toute sa vigueur ; le paradoxe s'est détendu ; on est devenu chrétien sans le remarquer, et sans s'apercevoir le moins du monde de la possibilité du scandale. On s'est emparé de la doctrine de Christ, on l'a retournée, grattée, lui-même étant, sans plus, garant de la vérité – pensez donc, un homme dont la vie a eu de telles conséquences dans l'histoire. Tout devint de la sorte aussi facile que d'enfiler ses chaussettes, comme il est naturel, puisque le christianisme est ainsi

⁷ LUTHER, *Œuvres*, éd. Marc Lienhard et Matthieu Arnold, Gallimard, Pléiade, t. 1, 1999, p. 180s.

⁸ Cf. Charles LE BLANC, *op. cit.*, p. 74.

⁹ *Ecole*, p. 28.

¹⁰ *Ecole*, p. 29. J'ignore dans quelle mesure Kierkegaard a pu prendre connaissance du *Génie du christianisme* (dont il existait au moins une traduction allemande).

devenu paganisme. Dimanche après dimanche, on débite un chapelet de ses magnifiques et inappréciables vérités, de ses douces consolations, mais l'on s'aperçoit bien que Christ vécut il y a dix-huit cents ans ; le signe de scandale et l'objet de foi sont devenus le plus fantastique de tous les êtres fabuleux, un divin Bonhomme. On ne sait pas en quoi consiste le scandale, et encore moins l'adoration.¹¹

La « possibilité du scandale » qui vient d'être évoquée n'est autre que la condition de possibilité de la foi elle-même. Percevoir que le Christ, à travers la prétention d'être celui qu'il est, est objet de scandale (de par la contradiction intrinsèque à sa nature d'homme-Dieu), est la première étape qui conduit à la foi – laquelle consiste à ne pas se scandaliser : « Le rapport de la personnalité au christianisme n'est pas : douter ou croire, mais bien : être scandalisé ou croire. »¹² En revanche, ne pas même s'apercevoir de cette « possibilité de scandale », c'est se conformer sans se poser de questions à l'ordre établi de la chrétienté (notamment au cléricisme d'Etat) et à la pensée moderne. Kierkegaard de dénoncer ce conformisme qu'en d'autres temps on appellerait le prêt-à-porter théologique, ou la pensée politiquement, voire ecclésiastiquement, correcte : « Dans la pensée moderne, tout est devenu aussi facile que d'enfiler ses chaussettes. »¹³ Et ailleurs : « C'est ainsi que le christianisme a été aboli dans la chrétienté : par la douceur. »¹⁴ En d'autres termes, le christianisme, d'objet de scandale qu'il était à l'origine, est progressivement devenu un aimable paganisme.

Dans la perspective de Kierkegaard, toute l'histoire de la chrétienté est donc celle de la réception, ou plutôt de l'absence de réception du scandale originel. Cette non-réception dénature le christianisme, et Kierkegaard la condamne en recourant à diverses expressions (le malheur, la paresse, l'engourdissement, voire l'hérésie ou la rébellion, la révolte contre Dieu...), mais il ne la désigne pas explicitement comme « scandale », pour la bonne et simple raison que ce champ sémantique est entièrement requis pour signifier l'œuvre du Christ. Le propos de Kierkegaard n'est ainsi pas de dénoncer telle ou telle micro-défaillance ecclésiastique (que d'autres appelleraient précisément un scandale) mais, renversant massivement la perspective, de dénoncer en bloc la macro-défaillance de la chrétienté, laquelle, mue par une coupable paresse, cherche à s'accommoder du scandale originel de la foi. Ce n'est pas l'ordre établi qui est occasion de scandale pour le témoin de la vérité, mais bien l'inverse : « Chaque fois qu'un témoin de la vérité fait de celle-ci une affaire personnelle et intérieure (et telle est essentiellement sa mission), chaque fois qu'un génie trouvant d'emblée le vrai se l'assimile, il est pour l'ordre établi une occasion de scandale. »¹⁵

Il y a plus : le scandale que provoque le véritable témoin de la vérité n'est en son essence pas différent du scandale apporté par le Christ lui-même. C'est que le Christ dépasse le temps :

Car, par rapport à l'absolu, il n'y a qu'un seul temps : le présent ; l'absolu n'est absolument pas pour qui n'en est pas contemporain. Et comme Christ est l'absolu, il est aisé de voir qu'il n'y a par rapport à lui qu'une situation : celle du contemporain ; les trois, sept, quinze, dix-sept, dix-huit cents ans sont étrangers à la question ; il ne changent pas Christ, mais ils ne révèlent pas davantage qui il fut, car qui il est, cela n'est manifeste que pour la foi.¹⁶

¹¹ *Ecole*, p. 35.

¹² *Ecole*, p. 76.

¹³ *Ecole*, p. 116.

¹⁴ *Ecole*, p. 201.

¹⁵ *Ecole*, p. 81.

¹⁶ *Ecole*, p. 63

Kierkegaard concentre ainsi le temps et considère chaque chrétien – on aura compris qu’il s’agit dans son esprit des chrétiens authentiques – comme un contemporain du Christ. La présence du Christ ici-bas « ne devient jamais un passé, ni par conséquent un passé de plus en plus lointain »¹⁷. La lecture de Kierkegaard fait du Christ un absolu et relativise par conséquent toute valeur qui se réclamerait de lui (l’autorité du clerc par exemple). « Un christianisme historique, écrit Kierkegaard dans l’une des attaques les plus frontales qui aient jamais été proférées contre ceux qui font de l’histoire du christianisme leur métier, est un galimatias et une confusion antichrétienne. »¹⁸

Lecture radicale, certes, mais qui requiert deux sacrifices, lesquels ne sont pas sans présenter des problèmes distincts du point de vue de la cohérence interne de la pensée :

(a) Le sacrifice de la dimension sociale (ecclésiale) : quand bien même Kierkegaard parle des disciples du Christ, il dresse le portrait d’un chrétien qui apparaît résolument solitaire.

(b) Le sacrifice de la dimension historique : la succession des générations n’importe pas à Kierkegaard. Le Christ est un absolu hors de l’histoire ; la relation du fidèle au Christ échappe par conséquent à l’histoire¹⁹. L’exemple même de l’individu Kierkegaard, qui a reçu l’influence du luthéranisme et du piétisme (peu importe qu’il revendique cette influence ou, selon les cas, qu’il s’en démarque), sonne ainsi comme un désaveu du modèle de ce chrétien « contemporain du Christ ».

Kierkegaard paiera au prix fort son attaque implacable contre la chrétienté. Dans les dernières années de sa vie (en tout cas dès 1846), il est raillé par l’opinion publique, attaqué par la presse, parodié par une pièce de théâtre, moqué par les gamins dans les rues²⁰. La publication de *L’école du christianisme* entraîne la colère de l’évêque Mynster, l’homme même qui incarne pour Kierkegaard ce cléricalisme d’Etat qu’il abhorre. Par provocation, Kierkegaard avait offert à son ennemi un exemplaire du livre en disant avoir souhaité « que l’un des deux fût mort avant la publication de l’ouvrage »²¹. Mynster lut bien sûr le livre, puis fit publiquement connaître l’exaspération qu’il avait éprouvée en présence de ce « jeu impie avec le sacré »²². Dernier scandale, dans les deux sens du terme selon qu’on se place dans la perspective de Kierkegaard ou dans celle de ses adversaires bien-pensants : il mourra peu après, en novembre 1855, non sans avoir clairement signifié son refus de prendre la communion. Rien n’interdit de penser que Kierkegaard a assumé ce scandale contre la chrétienté par fidélité à son idée du christianisme... ni que les bourgeois de Copenhague aient vu dans cette ultime insubordination l’expression scandaleuse d’un déni religieux.

¹⁷ *Ecole*, p. 7.

¹⁸ *Ecole*, p. 64.

¹⁹ Comme correctif méthodologique, se reporter aux pages lumineuses de Jean-Pierre MASSAUT dans *L’historien et la foi*, dir. Jean Delumeau, Paris, Fayard, 1996.

²⁰ Selon les mots de R. Hebding, Kierkegaard apparaît alors « comme un personnage disgracieux et ridicule », qui ne suscite que « commisération ou apitoiement » (Rémy HEBDING, *Kierkegaard*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999, p. 159s).

²¹ *Ecole*, éd. cit., intr. de Jean BRUN, p. XXII-XXIII.

²² D’après le *Journal*, cité *ibid.* p. XXIV.